

# Un pied contre mon cœur...

par Jean-Michel Maulpoix

À l'instar d'Orphée parcourant inlassablement les campagnes thraces en léchant sa blessure après la mort d'Eurydice, le poète est un homme en marche. Une forme d'errance douloureuse lui est attachée. Pourquoi ? Parce qu'il est de passage : passant et passager de son trajet terrestre, le voici comme jeté en avant par une perte qui lui enjoint d'aller toujours plus avant. Et de même qu'il arrive qu'il compte les « pieds » de ses vers, il traverse ce monde à pas comptés. Cherchant à s'orienter, en chemin dans sa propre vie comme dans sa propre langue, il questionne une double ignorance : celle de sa provenance et de sa destination. Il connaît pourtant le sens de sa vie : il sait qu'il va mourir. Ainsi que l'écrivait Rilke, il est « le bon élève de la mort ».

\*

« Tu as bien fait de partir Arthur Rimbaud » clame René Char dans un poème de *La Fontaine narrative* où il célèbre la dynamique insurrectionnelle du jeune poète ardennais qui, à peine engagé dans la poésie, la quitta comme pour n'en retenir que la force d'arrachement. Plaçant Rimbaud au rang de ceux qu'il appelle « les grands astreignants », René Char reconnaît en lui mieux qu'un modèle, une sorte de lointain frère taciturne. Et parmi les traits qu'il partage avec lui, il y a évidemment la puissance de révolte, mais également le goût de la marche, du vagabondage et plus largement de « l'en allée ». « Aller me suffit » affirme-t-il. L'un et l'autre de

ces traits se conjoignent à travers le motif de l'éveil ou du départ par exemple. Comme Rimbaud, René Char est un « matinal » : attentif à l'éveil du monde sensible, il attache à la poésie l'idée d'un trajet inaugural.

\*

Le poète est aussi bien celui qui se retourne mélancoliquement vers le temps perdu que celui qui se porte en avant : toujours plus ou moins sur le départ, en instance ou en marche, il appelle et réclame du futur. Recherchée dans l'écriture est-il sensation plus vive que celle du commencement : premiers mots, première fois, fraîcheur d'une sensation d'enfance que voudrait reproduire le toucher de la plume sur la page.

C'est Paul Celan s'exclamant « la poésie va plus avant »... C'est René Char affirmant que la poésie lance des « salves d'avenir », qu'il existe « une sorte d'homme toujours en avance sur ses excréments », et que la « date incendiaire du poète » est la rapidité. La poésie précède, alimente et dynamise l'action : « La poésie entraînera à vue l'action, se plaçant en avant d'elle », ou « La poésie, sur-cerveau de l'action, telle la pensée qui commande au corps de l'univers, comme l'imagination visionnaire fournit l'image de ce qui sera à l'esprit forger qui la sollicite. De là, l'en avant. » Ou encore : « La poésie est une tête chercheuse. L'action est son corps. »

Le poète russe Ossip Mandelstam parle quant à lui de la poésie comme d'un « appareil à capter l'avenir ».

Sa capacité prophétique est directement tributaire de sa puissance d'arrachement, dans l'entre-deux de la marche et de l'envol. Dans son *Entretien sur Dante*, il définit par ailleurs la marche comme le principe de la prosodie :

*L'Enfer et surtout le Purgatoire sont une célébration de la marche de l'homme, de la mesure et du rythme des pas, du pied, de sa forme. Le pas, associé au souffle et imprégné de pensée, est pour Dante le principe de la prosodie*<sup>1</sup>.

\*

### Le pas du funambule

A la manière du funambule, le poète marche sur une corde. Cette corde, ce sont les vers. Il y essaie des pas de danse, comme pour s'alléger de son poids terrestre, ou pour oublier que des ailes lui manquent. Il va sur un fil, risquant à tout moment de trop en faire et de chuter : dans le ridicule, dans l'emphase, dans le lyrisme entendu comme une « affectation déplacée », proie de son vertige et risée de la foule. Paul Valéry écrit à ce propos dans ses *Cahiers* :

*Celui qui écrit en vers danse sur la corde. Il marche, sourit, salue, et ceci n'a rien d'extraordinaire jusqu'au moment où l'on s'aperçoit que cet homme si simple et si aisé fait tout cela sur un fil de la grosseur d'un doigt*<sup>2</sup>.

N'est-il pas opportun de rappeler ici que ce poète qui marche sur une corde est lui-même parfois représenté tel un instrument à cordes ? Écrivant cela, je songe notamment à ce que notait Schelling après avoir revu pour la dernière fois Hölderlin, en 1803 : « cet instrument à cordes si fines a été détruit à jamais ». Plus la corde est fine, plus aigües et subtiles sont les sonorités qu'elle est à même de rendre, et plus elle est tendue et fragile ! N'est-ce pas le corps de chair réel du poète qui s'amincit ainsi à l'extrême et se résorbe tout entier dans cette corde donnant à entendre l'acoustique de la destinée et où se résume et s'abrège son trajet terrestre ?

\*

### Notes

<sup>1</sup> Ossip Mandelstam, *Entretien sur Dante*, Lausanne, L'Âge d'homme 1977, p. 16.

### Un pied contre mon cœur

Curieuse posture recroquevillée que celle d'Arthur Rimbaud, à l'automne 1870, tirant sur les lacets de ses souliers au bord d'un chemin dans le sonnet *Ma bohème* :

*Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !*

Étrange, n'est-ce pas, ce pied contre le cœur ! La posture serait grotesque si elle n'était touchante, fœtale quasiment, et témoignant une fois de plus de l'espèce d'abandon dont l'adolescent effaré doit s'accommoder. En manque de mère, en manque d'amour, orphelin, « blessé » au cœur, comme ses souliers... C'est le soir, les ombres s'allongent ; il a seize ans à peine... Il a beaucoup marché et ses pieds lui font mal... C'est pourtant avec force que son écriture affirme la puissance de traction (élastique) propre à la langue : « Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant de la pensée et tirant. »

Comment Rimbaud qui s'en allait dans ses souliers blessés finira-t-il sur la plage armoricaine avec des membres de fer ?

Imaginer un pas qui serait patience : une certaine allure de langue et de pensée, capable d'intérioriser la « réalité rugueuse »

\*

Mais la question revient, inévitable, lancinante : où conduisent-ils, ces pas, que le poète fait sur la terre. Paul Celan, dans *Le Méridien* semble apporter une réponse :

*- Il s'agit là d'une sortie hors de l'humain, de se transporter dans un domaine qui tourne vers l'humain sa face étrange*<sup>3</sup>.

L'art, ajoute-t-il plus loin, exige « une certaine distance, un certain chemin ». Il en va de même pour la poésie qui « elle aussi, brûle nos étapes » et va plus loin que l'art dans la voie qui est la sienne. Elle se projette dans l'inconnu, elle « prend les devants », elle s'expose.

<sup>2</sup> Paul Valéry, *Cahiers*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade 1974, T.2, p. 1093.

<sup>3</sup> Paul Celan, *Le Méridien et autres proses*, éditions du Seuil 2002, p. 67.